

## L'ÉNIGME DU PÈRE RÉEL

[Jean-Jacques Rassial](#)

ERES | « Figures de la psychanalyse »

2004/1 n°9 | pages 137 à 142

ISSN 1623-3883

ISBN 2-7492-0153-5

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-figures-de-la-psy-2004-1-page-137.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# L'énigme du père réel

• **Jean-Jacques RASSIAL** •

L'une des difficultés pour se dire lacanien, c'est qu'il y a, dans l'œuvre de Lacan, à la fois une continuité, les mêmes signifiants, une fois produits, traversant toute son œuvre, et une discontinuité quant à la valeur conceptuelle et opératoire de ces signifiants, en particulier selon les modèles, linguistique, logique, optique ou topologique, dans lesquels ils s'inscrivent. Ainsi du symbolique, du réel et de l'imaginaire qui, selon les moments, sont pensables soit comme des champs substantiels ayant une consistance propre, soit comme les catégories par lesquelles le sujet parlant s'attribue, ou non, le monde et la langue, soit comme les dimensions (dits-mensions) modales d'un réel où s'inscrit le parlêtre sexué. Ainsi, non seulement leur hiérarchie logique, voire génétique, varie, mais encore leur extension et leur compréhension.

Cela est d'autant plus sensible quand il s'agit de qualifier le père : le père symbolique, dont l'effectuation dans l'opération Nom-du-Père change de valeur avec le passage tardif au pluriel des Noms-du-Père ; le père imaginaire, auquel, nous dit Lacan, « nous avons tout le temps affaire », laissant d'ailleurs ouverte la question de savoir si Freud, avec le petit Hans, vient occuper la place du père imaginaire ou celle du père symbolique ; surtout ce « père réel », ici à la fois « pauvre type » de la réalité et agent de la castration symbolique, mais qui n'aura plus le même sens à lire *Télévision* ou le séminaire sur *Le sinthome*. Il serait intéressant de comparer, selon Lacan, le cas Hans et le cas Joyce, en fonction d'un changement de conception du père et du réel.

Mais j'en resterai ici à la difficulté de compréhension de ce « père réel » dans le séminaire sur *La relation d'objet*. Une fois constaté que « le Père symbolique est, lui, une nécessité de la construction symbolique, que nous pouvons situer dans un au-delà, je dirais presque une transcendance », et que, de ce fait, il « n'est en fin de compte nulle part représenté », en tout cas pas dans le tableau construit progressivement par Lacan dans son séminaire, comme ne sont pas non plus représentées, notons-le, la mère réelle et la mère imaginaire, on pourrait penser que c'est plus par un souci de cohérence logique d'un tableau cartésien que par une vérification clinique que ce père réel dont « l'enfant n'a jamais eu qu'une appréhension très difficile, en raison de l'interposition des fantasmes et de la nécessité de la relation symbolique » est situé en place d'agent de la castration symbolique.

En effet, premièrement, indécision fructueuse, Lacan évoque à la fois, dans ce « père réel », ce qu'il en serait de la dimension réelle du père et ce qu'il en est du père quotidien de la réalité. Deuxièmement, sa démonstration est, plutôt par l'absurde, que ce père réel échoue à être un vrai père agent de la castration, et Lacan est alors conduit à désigner ce père efficient comme celui qui « remplirait sa fonction imaginaire », puisque c'est à une « carence du père imaginaire, du père vraiment castrateur », que le petit Hans doit suppléer. Troisièmement, dans la clinique, on peut avoir l'impression que, lorsque se pointe le père réel, détenteur du pénis réel ou papa du quotidien, « sous sa forme concrète, empirique, et j'allais presque dire dégénérée », cela semble avoir des effets ravageurs, ou du moins problématiques, plus que fondateurs.

Plutôt que de prolonger un commentaire du texte de Lacan, je proposerai deux vignettes cliniques. J'ai hésité à prolonger l'histoire du cas évoqué en juillet dernier à Marseille, et ce mot, surgi chez un obsessionnel, confronté à la rigidité cadavérique de son père, de « cadavéification », mais je préfère citer, d'une part, un adolescent rencontré il y a quelques années, après une bouffée délirante à thème dismorphophobique portant sur les organes génitaux, et qui resta sans suite psychotique ; d'autre part, une femme, confrontée à une impossibilité de grossesse et qui interrogeait directement, non seulement ce qu'il en serait du père, mais ce qu'il en est des trois pères possibles, plus un.

Cet adolescent, appelons-le, pour traduire un nom de famille qui y ressemblait, Fiston, et son père, Fiston-père. J'évoquerai, de mémoire, en reconstituant des éléments de son discours, un épisode qui occupa plusieurs séances et joua un rôle déterminant dans son analyse. Je le voyais depuis plusieurs semaines quand, à la fin d'une séance, en sortant un billet de son portefeuille, il fit tomber des préservatifs par terre, les ramassa rapidement et sortit sans me laisser le temps d'un mot. À la séance suivante, il évoqua une scène qui n'avait précédé que de quelques jours le début de sa bouffée délirante, et dont il n'avait rien dit jusqu'alors.

Son père, très prudent, constatant l'actualité d'un engagement de son fils de 16 ans dans une vie sexuelle, avait cru bon, par les temps qui courent, d'y aller d'un laïus – joli mot utilisé par le fils – en tête à tête, pour lui conseiller d'utiliser systématiquement des préservatifs. Au cours de ce discours, Fiston-père choisit d'user d'une image et d'un mot : « C'est comme, avait-il dit, se couvrir pour se protéger, se couvrir d'un imper, d'un imperméable. » À défaut d'être un signifiant maître, cet « imper », dans sa polysémie phonétique, fut pour Fiston, du moins rétrospectivement quand il le cita, un signifiant choc. Sur quoi son père continua, dans une discussion qu'il voulait « d'homme à homme », en évoquant ses propres difficultés, « avant la naissance de son fils », pour utiliser des préservatifs, alors choisis comme moyen de contraception, soulignant que cela pouvait provoquer

une fin de l'érection, au début, mais qu'on s'y habitait et que c'était un « inconvenient nécessaire ».

Dans les séances qui suivirent, plusieurs lignes prolongèrent cette évocation. D'abord, il avait constaté qu'il avait fallu qu'il éprouvât que, contrairement à ce qui avait incité ses parents à me l'adresser, je n'avais pas répondu, malgré son insistance, à sa demande de conseils pour dépasser et réparer son expérience de folie, pour pouvoir me parler de cette histoire ; très explicitement, que je n'étais pour lui ni celui qui produirait le même effet, ni celui qui l'en consolerait. Ensuite, il attribua à cet échange avec le père un rôle déterminant dans la survenue d'un épisode délirant, en ce qu'ainsi venaient à être accentués, soulignés, ses doutes d'adolescent, d'une part sur la qualité de la relation sexuelle actuelle entre ses parents, d'autre part, dans le registre d'un roman familial élaboré plus tôt durant la puberté, moins sur la paternité réelle de son père – doutes sans fondements réalistes – que sur le désir ou le non-désir d'enfant de ses parents à sa naissance. Surtout, il en vint à évoquer, en ses fondements, la fonction paternelle.

Ce qui pose problème, si l'on suit l'idée qu'ici c'est du père réel qu'il s'agit, est que ce surgissement intempestif, en considérant l'effet de bouffée délirante, a répété, non pas une castration symbolique, mais une privation réelle, expliquant la conséquence sinon psychotique, du moins psychotisante, de cette émergence. Or, selon Lacan, dans la privation réelle, l'agent serait le père imaginaire, et l'objet, le phallus symbolique. Mais, d'une part, cette bouffée délirante fut isolée et non voie d'accès à la psychose, d'autre part, ce surgissement tardif à l'adolescence était secondaire à une autre existence du père réel.

Fiston évoqua alors ce qu'il en était de ce père dans son enfance, et du côté du père réel, je retiendrai une formule récurrente : c'était celui qui « arrêta » son fils dans ses « débordements » de conduite ou d'affect quand, enfant, il y allait comme un autre de ses bêtises, de ses colères, de ses bouderies. Et s'il y réussissait, c'était, disait Fiston, non pas par la grosse voix menaçante dont il n'usait que rarement, ni par une autorité qui lui était reconnue dans la famille, mais simplement « par sa présence » : « Il était là quand il le fallait et ça suffisait pour me calmer ou me rassurer », comme une incarnation de la limite. Cela me rappelle deux idées qui s'appliquent au père réel : Mustapha Safouan, dans le chapitre des *Études sur l'Œdipe* portant sur le père réel, donne comme « sens de la fonction paternelle [...] de prendre sur soi l'angoisse de l'enfant », ce père réel ayant un rôle de médiation par rapport à l'angoisse qui, grâce à son existence, n'est plus insensée. Françoise Dolto, dans *L'image inconsciente du corps*, insiste sur l'idée que la castration ne peut être « donnée » efficacement que par celui qui y a été aussi soumis ; ainsi, le père réel ne serait pas seulement agent, mais aussi sujet de la castration, montrant qu'on peut être, sans désastre, sujet à la castration.

L'adolescence est toujours un moment où se disjoignent, sur un mode plus ou moins dramatique, père réel, père imaginaire et père symbolique – comme d'ailleurs les diverses dimensions de la mère –, quand les parents s'avèrent nécessairement disqualifiés à conjoindre ces trois valeurs et à incarner valablement un Autre où les idéaux trouvent sens. Or ce qui se passe ici, c'est la substitution au travail psychique de l'adolescent d'une intervention intempestive du père, dont on pourrait dire qu'elle indique moins les qualités d'un père réel que la dimension réelle du père imaginaire.

Si le père réel, ou du père réel, vient en place d'agent de la castration symbolique, c'est à l'encontre d'un réel du père qui montrerait ses propres failles, réel du père qui, d'apparaître, conduit plutôt à la déréliction ou au désastre. C'est, me semble-t-il, l'ambiguïté qui persiste encore, en 1957, dans l'approche de Lacan, quand il qualifie de réel ce père de la réalité qui, étayé sur le père symbolique, père-mort sans incarnation possible autre que mythique, et donnant lieu au père imaginaire « auquel se réfère le plus communément toute la dialectique, celle de l'agressivité, celle de l'identification », doit aller à la rencontre, voire à l'encontre, de l'enfant, au titre de détenteur de ce « pénis réel » aussi vite détrôné de la place phallique qu'il fut hissé à valoir comme signe de la différence sexuelle.

Certes, Lacan nous montre comment le père du petit Hans ne vaut pas à ce titre, recule devant sa double mission, castratrice et fondatrice. Mais, à part nous lamenter sur le déclin de la fonction paternelle, qui indique plutôt la perte de consistance imaginaire du père symbolique, ne doit-on pas considérer que tenir cette place de père réel est, à proprement parler, impossible, au sens où ce réel attribué au père, immédiatement, le dépaternalise ? « Sois un vrai père » : n'est-ce que la demande singulière du petit phobique, ou bien, anticipant un dégageant qui prendra valeur et fonction à l'adolescence, n'est-ce pas le passage obligé de chacun ? Cette place d'agent de la castration symbolique n'est-elle qu'une place logique, qu'aucun sujet ne peut venir occuper ? Rappelons simplement que s'il y en a de pire que d'autres, il n'y a pas de bons parents. Peut-être est-ce pourquoi Lacan abandonnera cette piste des agents du manque pour laisser place, plus tard, aux agents des discours.

Que j'aie posé, ce que je fais rarement, une règle d'abstinence avec madame Lainé avait eu pour effet qu'elle renonce provisoirement à commencer une analyse. En effet, elle était engagée dans une procédure d'insémination artificielle, dite avec donneur, mais, on le verra, un peu plus tardue encore, motivée par la stérilité de son mari. Elle ne revint que plusieurs mois plus tard, avec un récit où se condensait sa question sur le père.

Faute d'analyse, elle avait pris un amant psychiatre, ami de son mari médecin homéopathe, et lui avait donné rendez-vous, à Paris, dans un hôtel, dont je ne changerai pas le

nom, dans cette histoire que je transforme à peine : l'Idéal-Hôtel, rue des Trois Frères. Ils avaient failli ne pas se retrouver parce qu'elle avait transformé ce nom, en le lui transmettant, en « Unic-Hôtel, rue des Saints Pères ». Elle n'avait alors pu que constater comment les conflits qui avaient motivé sa première demande étaient au plus vif.

En effet, l'aspect tordu de cette insémination qui ne donna aucun autre résultat que de faire de son gynécologue le complice de son infidélité, d'ailleurs aussi peu efficace, était que les donneurs n'étaient pas anonymes : c'étaient les trois frères de son mari, avec les complicités que l'on imagine. Ainsi pouvait s'énumérer une suite de pères virtuels pour cet enfant impossible : le mari, les trois frères, l'amant, le gynécologue et, pourquoi pas, le psychanalyste, du moins lors des premières rencontres ; pères qu'elle pouvait imaginer à cet enfant, dont il était loin d'être acquis, d'entrée, qu'elle le désirât.

On en vint rapidement aux données de sa propre naissance : elle était le second enfant de sa mère. Le premier, un garçon, né d'un viol, apparemment lié à la période de guerre, avait été abandonné, d'abord à la famille, avec laquelle elle avait vite rompu. De son père, qui ne l'avait pas reconnue, mais avait subvenu à ses besoins jusqu'à sa majorité, venait aussi une histoire de guerre : il avait perdu sa femme et ses deux filles lors d'un bombardement, et madame Lainé portait le prénom d'une de ces filles. Puis il s'était remarié, sans enfant nés de ce mariage, pour donner naissance à deux enfants adultérins, de deux mères différentes.

L'autre élément vite apparu était qu'à de très rares exceptions près, tous les hommes de son histoire étaient médecins ou liés au médical, depuis un grave problème de santé qui lui avait fait préférer son mari à une relation plus passionnelle. Outre ce qui s'indiquait ainsi de son hystérie, semblait s'y jouer toute une problématique du corps, moins du corps propre qu'au regard du père.

Si j'évoque cette histoire, ce n'est pas pour distribuer les fonctions paternelles, en usant de cette multiplicité d'incarnations possibles : son propre père, le mari, les trois frères, l'amant, voire le psychanalyste ou le médecin comme figure idéale. En effet, pour chacun de ces personnages, il s'agit d'exister en plusieurs dimensions, mais pas en toutes. Comme elle n'est ni perverse ni psychotique, cette distribution ne lui assure aucune plénitude fouriériste.

Son père, dont elle trace un portrait grandiose, occupe à la fois le rôle d'un père imaginaire (celui du roman familial) et celui d'un père réel, mais, ne lui ayant donné qu'un prénom qu'elle rejette en guise de nom, il échoue dans le symbolique.

Le mari, soutenant le père symbolique et étayé dans le réel même par ses frères, devient imaginativement une pâle figure, dont elle se séparera d'ailleurs.

Les trois frères n'existent que dans le réel et dans l'imaginaire, car symboliquement, ils sont soutenus par le mari qui, bien que puîné, fait figure de chef de famille.

L'amant, d'une certaine façon, n'a d'existence que symptomatique, signe des défaillances réelle, symbolique et imaginaire, et est renvoyé à son impuissance à être mari, géniteur ou garant d'un savoir.

Quant au psychanalyste et au médecin, ils sont figures imaginaires et lieux du savoir sur le père symbolique, mais laissent tomber le réel hors de leur portée.

Ce dont témoignait madame Lainé, et qui apparut essentiellement dans la comparaison entre son destin et celui de sa mère, au-delà du singulier de son histoire, c'est qu'il n'y a pas d'autre père unifié que le père symbolique, qu'un père ne peut incarner qu'au prix de sa mort, de son absence ou de son interdit. Dans la configuration des « pères » de son existence, tout autre que ce père mort, absent, interdit ne pouvait être que défaillant du fait même de sa paternité virtuelle, d'autant que chacun d'eux montrait avec insistance son défaut, sa castration. Cela apparut d'autant plus quand elle rencontra un homme, dont elle tomba amoureuse mais qui n'avait qu'un défaut, à ses dires : non pas d'être marié, mais bien d'avoir déjà des enfants. Évidemment, elle lui préféra un nouveau médecin.

Si le père de la réalité est un « pauvre type », et qu'il apparaît tel à un certain moment, à l'adolescence ou quand se pose au sujet la question d'avoir lui-même un enfant, pour autant que, durant l'enfance, il ait « tenu le coup », pour reprendre l'expression d'un jeune futur père confronté à cette image, c'est que le père réel n'est à concevoir que comme une dimension de la paternité, en tant que tel non incarnable par une figure unique et unifiée. Si le père de la réalité est l'agent de la castration symbolique, c'est que, en tant que père réel, il est lui-même soumis à, et donc dénonce, ce réel même qui soutient son existence au profit d'une énonciation qui fait prévaloir l'ordre symbolique. Cela ne se mesure pas mieux que dans la place du père lors de la circoncision rituelle juive ou musulmane. L'émergence d'un réel du père n'est donc qu'un moment, logique et génétique, qui ne permet pas qu'un sujet s'incarne ou soit incarné à cette place.